



Rituels et bouleversements dans la satire des guerres de Religion

Martial Martin

► To cite this version:

Martial Martin. Rituels et bouleversements dans la satire des guerres de Religion. Norme et changement (Groupe d'études des moralistes, Paris 4), Feb 2013, Paris, France. <hal-02187405>

HAL Id: hal-02187405

<https://hal.science/hal-02187405v1>

Submitted on 17 Jul 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

RITUELS ET BOULEVERSEMENTS POLITIQUES DANS LA SATIRE DES GUERRES DE RELIGION

Face aux changements religieux, politiques et sociaux que nourrissent les guerres civiles de la deuxième moitié du XVI^e siècle, la littérature « pamphlétaire » en appelle très souvent à la norme qui certes constitue une règle à laquelle on adjure de se conformer mais correspond surtout à l'état habituel de la France en opposition à la situation vécue tenue pour exceptionnelle, extraordinaire, hors-norme. Les libelles, se pliant en cela à la lecture typologique de l'histoire alors en vigueur, utilisent le passé comme source de légitimation de l'action ou plutôt de la réaction contre le changement et comme ciment de la cohésion du groupe¹. Ils se réfèrent systématiquement à des traditions mais bien évidemment (et c'est là que se situe l'intérêt pour nos études littéraires et culturelles) ces traditions sont largement « inventées » selon l'expression d'Hobsbawm :

Les « traditions inventées » [précise l'historien] désignent un ensemble de pratiques de nature rituelle et symbolique qui sont normalement gouvernées par des règles ouvertement ou tacitement acceptées et cherchent à inculquer certaines valeurs et normes de comportement par la répétition, ce qui implique automatiquement une continuité avec le passé. En fait, là où c'est possible, elles tentent normalement d'établir une continuité avec un passé historique approprié. [...] Cependant même en présence d'une [...] référence à un passé historique, la particularité des traditions « inventées » tient au fait que leur continuité avec ce passé est largement fictive. En bref, ce sont des réponses à des nouvelles situations qui prennent la forme d'une référence à d'anciennes situations, ou qui construisent leur propre passé par une répétition qui est presque de rigueur².

Les publications occasionnelles ont pour beaucoup un rapport fort à l'événement ou, devrait-on dire dans un vocable contemporain à l'événementiel tant elles préparent et relaient des opérations cérémonielles d'information ou de communication³ dans un dispositif tout à fait pensé, mis en œuvre consciemment et reconnu par les contemporains pour son efficacité⁴. Et elles nourrissent une relation plus singulière encore avec les rituels : ceux-ci semblent d'abord privilégiés pour leur remarquable « force symbolique » qui s'impose au public de l'événement comme au lectorat du libelle (il y a là quelque chose comme la récupération par l'écrit de la puissance du rite). Mais la relation n'est pas à sens unique : la diffusion des feuilles volantes conforte le positionnement spatial et temporel spécifique des rituels vis-à-vis d'autres événements. De plus, le libelle participe activement à la construction de la fiction qui porte la tradition théâtralisée caractéristique du rituel : il fait le récit d'une continuité historique entre les différentes occurrences du rituel absolument nécessaire à l'acceptation des valeurs qui sous-tendent la cérémonie et que la cérémonie entend imposer à la communauté. Parmi ces rituels, l'un nous semble particulièrement central dans la production militante manuscrite et imprimée : l'assemblée des états, d'abord parce qu'elle est au centre du libelle le plus important, la *Satyre ménippée*, mais aussi parce qu'elle innerve toute une production certes accessoire par son influence immédiate et sa postérité littéraire mais particulièrement profuse et, semble-t-il, révélatrice de représentations communes.

Il se trouve que faire la « gazette des états », pour reprendre le titre d'un libelle de l'époque, ou couvrir l'événement récurrent des assemblées entre décembre 1560 et janvier 1561 (Orléans), en août 1561 (Pontoise), de décembre 1576 à mars 1577 (Blois), entre octobre 1588 et janvier 1589 (Blois) ou encore de janvier à août 1593 (Paris) ne se fait pas indépendamment d'une référence inévitable à un genre littéraire archaïque, une tradition qui, sans l'actualité de ces assemblées eût sans doute disparu, celle des états du monde. Ces assemblées (re)donnent chair à ce modèle esthétique, jusque-là abstrait et indépendant de la tenue effective de ce type de rituel politique, lui permet de s'incarner, de gagner en complexité avec la tension entre une visée référentielle et l'abstraction allégorique caractéristique du genre. Bien que complètement oubliés de la vulgate littéraire aujourd'hui, malgré tous les efforts de Jean Batany⁵, les « états du monde » constituaient un genre médiéval important, particulièrement

¹ Éric Hobsbawm, *L'Invention de la tradition*, Paris, Éditions Amsterdam, 2012, p. 39.

² *Ibid.*, p. 28.

³ Michèle Fogel, *Les Cérémonies de l'information dans la France du XVI^e au XVIII^e siècle*, Paris, Fayard, 1989.

⁴ Martial Martin, « Rumeur, propagande et désinformation à Paris durant le règne d'Henri IV (quelques réflexions préliminaires à partir des *Mémoires journaliers* de L'Estoile) », *Albinea*, n° 23, 2011, p. 267-283.

⁵ Voir, bien sûr, son article de synthèse, « États du monde », *Dictionnaire des littératures de langue française*, Paris, Bordas, 1984, t. I, p. 774-776. On pourra se reporter à l'ensemble de ses travaux sur la question dont on

vivant au XV^e siècle, comme en attestent les œuvres d'Alain Chartier bien sûr mais aussi de Christine de Pizan, Jean Gerson ou surtout Robert Gaguin ; il est, alors, caractérisé par le cadre narratif du songe et l'allégorisation, le mélange de vers et de prose ou encore la confrontation dramatique des différents ordres sociaux. Si les racines de cette forme remontent au XII^e siècle, c'est cependant à la fin du XIV^e que se figent ses traits constitutifs dans le *Songe de Pestilence*. Les différents ordres n'y sont encore représentés qu'en séries ; à l'exception d'un tableau initial où les trois corps sont réunis, c'est seulement tour à tour qu'ils occupent la scène : il s'agit surtout de rendre compte des diversités des vices de la manière la plus exhaustive possible, de dresser l'encyclopédie des maux de la société selon son ordonnancement divin en trois états, ici à travers la forme-cadre prosimétrique du songe allégorique, mais ailleurs aussi à travers les roues de fortune, les danses macabres, les jeux d'échecs, les neufs des fous ou les processions à l'âne⁶. Comme le montre le recueil de poésies de Montaignon, le XVI^e siècle naissant recourt fortement encore à cette forme mineure (?) dans les débats qui animent la France lors des différentes campagnes d'Italie⁷. Mais, ce qui nous intéresse ici, est la résurgence du genre dans la phase d'émergence difficile de l'absolutisme : s'y expriment, de manière suivie, des images et des mythes qui s'élaborent dès le XIV^e siècle et se systématiseront dans les « stratégies de la gloire⁸ » de Louis XIV. Il paraît, d'ailleurs intéressant de comprendre combien les formes poétiques ou littéraires archaïques sont réactivées dans la période des troubles civils de la deuxième partie du XVI^e siècle. Le moment de la redécouverte des « états du monde » est aussi celui de l'exhumation du coq-à-l'âne, particulièrement apte à accueillir un commentaire libre et facétieux sur l'actualité du temps, certes porté assez récemment par Marot mais plus fondamentalement proche du fatras médiéval. Il avait pourtant été clairement rejeté par Du Bellay (*Deffence et illustration de la langue françoise*, II, 4) et condamné de manière un peu plus nuancée par Peletier (*Art poétique*)⁹. La critique des « remuements » politiques et sociaux s'accorde donc mal avec l'innovation ou la modernité poétique : la voix des traditions ne semble audible qu'au travers de formes elles-mêmes traditionnelles¹⁰.

Comme tous les rites, les assemblées d'états instaurent un espace et un temps en marge de l'expérience ordinaire ; on se rappelle le « finale » de *L'Homme nu* de Lévi-Strauss et l'opposition du « froid » des rites lié à leur nature discontinue, morcelée et répétitive et du « chaud » du cours des choses¹¹. C'est de cet isolement, de cette séparation, de cette abstraction que le rite puise le pouvoir d'établir une communication avec une forme d'altérité foncière : un moment fondateur, des valeurs fondamentales, Dieu (?). Et c'est grâce à cette mise en relation que la communauté est renforcée. L'image de la France cristallisée dans le temps et l'espace de l'assemblée matérielle et revivifiée dans ce rapport aux origines du royaume est à la fois diffusée spatialement (en quelque sorte réintégrée à son territoire) et pérennisée grâce à la diffusion imprimée des occasionnels qui prennent la forme des « états du monde ». L'ordre des états au centre de la préparation des cérémonies et de leurs descriptions diffusées par les libelles est essentiel car il permet de « manifester visiblement la

trouvera la liste dans « Principaux travaux de Jean Batany jusqu'à l'année 2006 », *Remembrances et Resveries : Mélange Jean Batany*, dir. H. Legros, D. Hüe, J. Grisward et D. Lechat, Orléans, Paradigme, 2006, p. 9-12.

⁶ Ruth Mohl, *The Three Estates in Medieval and Renaissance Literature*, New York, Columbia University Press, 1933, p. 7. L'une des sources du *Songe de Pestilence*, le *Roman de Fauvel*, marie la plupart de ces éléments, autour du motif central du couronnement du cheval Fauvel ; cependant il n'utilise pas le thème des états de manière aussi décisive (voir Mühlethaler Jean-Claude, *Fauvel au pouvoir : lire la satire médiévale*, Paris, Champion, 1994).

⁷ Martial Martin, « Entre veines satirique et gauloise: les 'états du monde' dans le recueil Montaignon » in *La Veine gauloise et satirique dans le Recueil de poésies françaises des XV^e et XVI^e siècles d'Anatole de Montaignon et James de Rothschild*, R. H. R., n° 66, juin 2008.

⁸ Peter Burke, *Louis XIV : Les Stratégies de la gloire*, Paris, Seuil, « Points », 1995.

⁹ Voir Jean Vignes « Coq-à-l'âne », *Dictionnaire des Lettres françaises : XVI^e siècle*, Grente-Simonin, Paris, La Pochothèque, 2001, p. 295-296.

¹⁰ Voir un aperçu du problème pour Ronsard et le genre du « discours » dans Martial Martin, « La Polémique ronsardienne ou les paradoxes d'un dialogue de sourds », *Cahiers Textuel* n° 33 « Pierre Ronsard, *Discours des misères de ce temps* : Poésie et guerre civile », 2009, p. 137-152.

¹¹ Claude Lévi-Strauss, *L'Homme nu*, Paris, Plon, 1971, p. 559-621.

hiérarchie [immuable et voulue par Dieu] des rangs et des dignités¹² » ; durant les rituels, « l'importance des rangs [...] apparaît avec évidence. Chacun a une place bien déterminée ; la 'belle ordonnance' des groupes y est régie par le degré plus ou moins grand de leur honneur ou de leur dignité, dont le roi est l'étalon, puisque ce degré est très exactement mesuré par la distance qui sépare de lui chaque participant¹³ ». Les états généraux de 1560 respectent scrupuleusement la mise en scène de 1484, comme l'ensemble des états qui suivent ; les descriptions des salles et des séances sont nombreuses, qu'elles soient manuscrites, imprimées ou gravées. Et c'est dans la documentation disponible que se légitime la mise en scène des assemblées postérieures¹⁴. Un peu en aval de la période qui nous intéresse ici, un texte comme l'*Ordre observé en la convocation et assemblée des Estats generaux de France tenuz en la ville de Paris, en l'Annee mil six cens quatorze, avec les Noms, surnoms et qualitez des Deputez des trois ordres. Ensemble la division des bailliages en douze gouvernements, pour opiner esdictes Chambres, ainsi qu'il se peut voir par la carte et figure de chaque Chambre* renvoie clairement, à travers son titre puis dans sa configuration (listes et plans), à la nécessité de donner à voir, si sensible dans chacun des « théâtres » des états que nous évoquerons.

Ces feuilles volantes d'information très liées à l'actualité, aux spécificités des différentes assemblées, aux contingences, sont cependant travaillées par une tendance à l'abstraction et se rapprochent par là de leurs modèles médiévaux. Les représentations les plus hiératiques renvoient à un ordre tripartite immuable, en mettant en scène des types désincarnés dans un théâtre abstrait ; mais paradoxalement, en forçant cette tendance à l'extrême jusqu'à l'épure, *Le Songe contenant une Remonstrance de la France, à tous les François des deux partiz* rend compte, à l'occasion des états généraux de 1593, réunis à Paris pour élire un roi catholique contre les prétentions au trône de Henri de Navarre, dans un contexte de conflit bipolaire où il n'y a même plus de place pour les neutres ou « rieurs » selon le vocable de l'époque, d'une aspiration à l'unité nationale. Ce texte s'ouvre sur le récit des préparatifs d'une bataille : entre les deux camps, se dresse un palais ouvert à tous ; devant son étonnement, un ami invite le narrateur à assouvir sa curiosité en visitant ce bâtiment « faict expres » afin d'assembler « une forme d'Estats./ Pour moyenner la paix, ou s'on voit qu'il le faille./ Tenter l'evenement d'une rude bataille ». Le texte s'applique alors à décrire l'intérieur du palais : la grande salle de réunion sans pilier ni colonne, symbole d'un pays déstabilisé, est ornée de tapisseries d'inspiration homérique ; cette pièce compartimentée peut accueillir deux assemblées séparées ; mais il y est aménagé un espace capable de rassembler les partis enfin réconciliés. Chacun des camps entre par une des deux portes du palais, avant qu'intervienne l'allégorie de la France venue d'un des deux côtés sans que l'on sache lequel : belle encore sous les lambeaux de sa richesse passée, elle cherche à faire entendre une voix inouïe dans le fracas guerrier. Sa plainte constitue le plus beau morceau de l'œuvre, avec une exhortation à la réconciliation : Henri IV doit se convertir et le duc de Mayenne, chef du mouvement catholique, doit se rallier à lui. *Le Songe* se limite à faire entendre la seule prosopopée de la France sans retranscrire les débats de manière directe : c'est que le rêve de concorde ne peut plus souffrir les notes discordantes des polémiques ; c'est qu'ici « la conférence de Suresnes » et les pourparlers de paix exactement contemporains des états généraux éclipsent l'assemblée parisienne¹⁵ ; c'est qu'ici la cacophonie des débats n'a plus d'existence. Ce songe de paix est à la fois l'envers et l'horizon de la *Menippée* : elle y restera un ailleurs inaccessible, et l'on s'y focalisera sur la contradiction des acteurs des états généraux, parfois réels, parfois de fantaisie. D'autres œuvres se nourrissent de la matérialité des conflits et des conférences entre belligérants, réels ou fictifs. Des textes circulant plus tôt, dès 1589, mettent en scène de hautes figures de l'armée royale et de la bourgeoisie ligueuse de Paris,

¹² Arlette Jouanna, « Des 'gros et gras' aux 'gens d'honneur' » in *Histoire des élites en France du XVI^e au XX^e siècle*, dir. Guy Chaussinand-Nogaret, Paris, Tallandier, 1991, p. 18.

¹³ *Ibid.*, p. 19.

¹⁴ Martin Gosman, *Les Sujets du père : Les Rois de France face aux représentants du peuple dans les assemblées de notables et les états généraux (1302-1615)*, Leuven, Peeters, 2007, p. 324.

¹⁵ Cf. Jean-Marie Constant, *La Ligue*, Paris, Fayard, 1996, p. 412 : « ces conférences furent très mal accueillies par les ligueurs radicaux, qui les considèrent comme une trahison. Une campagne de placards et de sermons tous plus violents les uns que les autres se déclencha à Paris, mais elle n'eut qu'un faible impact sur la population car il semble que celle-ci ait au contraire mis tous ses espoirs dans la réussite de ces négociations » ; Arlette Jouanna, *Histoire et dictionnaire des guerres de Religion*, Paris, Laffont, « Bouquins », 1998, p. 381 : « pendant [la] réunion, l'attention publique se détourne des états pour se concentrer sur la conférence tant celle-ci est porteuse des espoirs de paix ».

comme par exemple l'*Arraisonnement du Sieur de Vicques avec un bourgeois de Paris, par forme de dialogues*¹⁶ ou les *Propos et devis en forme de dialogue, tenuz entre le Sire Claude Bourgeois de Paris, et le sieur d'O*¹⁷ qui pourraient être à l'origine du grand concurrent de la *Satyre Menippe* dans la guerre des libelles de la fin de la Ligue, le *Dialogue d'entre le maheustre et le manant*¹⁸, qui renoue pour sa part avec l'abstraction typologique mais conserve l'organisation bipartite des précédents titres. Tous ces textes participent d'une forme à la croisée des « rites d'interactions sociales » et des cérémoniaux. Si dans le *Maheustre et le manant*, le clergé a disparu, c'est semble-t-il parce que le manant (ou le bourgeois), dans le texte original ligueur, qui est, très vite, suivi d'une réécriture (d'un faux ?) royaliste, synthétise le premier et le tiers état et s'oppose à une noblesse dont il dénie la qualité au nom de la religion et de la vertu contre la généalogie. La version royaliste inverse évidemment la tendance en faisant du maheustre le porte-parole de la raison, du roi et de Dieu. Le traitement iconographique de ce débat est intéressant : une gravure qui accompagne le texte royaliste caricature le manant sous les traits d'un gueux menacé du pistolet d'un cavalier imposant ; à sa suite, un placard nommé *Les Entre-paroles du Manant de-ligué et du Maheustre* ajoute aux deux figures antagonistes un troisième personnage féminin, allégorie de la Ligue, portant un couteau de boucher au côté, un masque à la main gauche et un bâton de pèlerin à la droite, quittant une ville fortifiée qu'on peut identifier comme Paris ; là, plus de violence entre le maheustre et le manant ; la scène pacifiée se déroule dans un champ de fleurs de lys et tombent du ciel de multiples épis de blé ; le cavalier porte une écharpe qui se donne comme une médiation entre le céleste et le terrestre et une garantie de paix providentielle¹⁹. Si, comme on peut le constater à travers ces quelques exemples, le degré d'abstraction des représentants des états varie (de la personne au type), si les allégories auxquelles ils sont confrontés ont des formes multiples (la France, la Ligue...), c'est le nombre des états qui pose le plus de problème comme norme socio-politique ; par exemple, l'irruption d'un quatrième état est moquée dans la *Satyre Menippe*²⁰ :

Là dessus se leva un des deputez, nommé le sieur d'Angoulevant²¹, qui fit entendre tout haut qu'il avoit charge de la noblesse nouvelle, et de la part des honnestes hommes, et maistres de l'Union, de remonstrer quelque chose d'importance, touchant leur qualité : et qu'il estoit raisonnable qu'il fust ouy avant le tiers estat, qui n'estoit composé que de manants, requerant monsieur le Lieutenant, de luy faire donner audience, et interpellant les gens du Roy de l'Union, mesmement l'Advocat general d'Orleans, qui avoit autrefois escrit en faveur de ladictie noblesse, d'adherer à son requisitoire, et ce disant, monta tout debout sur le banq où il estoit assis, et commença à dire. *Monsieur le douziesme*, mais soudain il fut interrompu, pour un grand bruit de paysans qui estoient derriere les deputez, lequel estant un peu cessé, commença de rechef, *Monsieur le douziesme*, et incontinent le bruit se leva plus grand que devant, neantmoins ne laissa pour la troisieme fois de dire *Monsieur le douziesme May*²² : alors se leva le sieur d'Aubray, qui avoit charge de parler pour le tiers estat, et

¹⁶ « Un dialogue historique du temps de la Ligue », *Annuaire-bulletin de la société de l'Histoire de France*, Année 1908, 4^e fascicule, p. 189-222.

¹⁷ Le titre complet est : *Propos et devis en forme de dialogue, tenuz entre le Sire Claude Bourgeois de Paris, et le sieur d'O, servans d'instruction à ceux qui sortent de la ville de Paris, pour aller demeurer és villes de party contraire*, Paris, Rolin Thierry [et Troyes, J. Moreau], 1591 et rééd., s. l., 1593.

¹⁸ Louis Morin (dit Cromé), *Dialogue d'entre le maheustre et le manant*, éd. Peter Ascoli, Genève, Droz, « Les Classiques de la pensée politique », 1977. Par « maheustre », il faut entendre gentilhomme partisan du roi, sans doute par métonymie, en référence aux vêtements qu'ils portaient. Voir la définition du *Trésor de la langue française informatisé* : « Bourrelet d'étoffe montant et rembourré qui couvrait l'épaule et le bras jusqu'au coude, conçu à l'origine comme renforcement du costume militaire, qui fut à la mode surtout au XV^e s. », <http://www.cnrtl.fr/definition/maheustre>.

¹⁹ Je ne fais là que résumer trop grossièrement la brillante analyse de Denise Turrel (*Le Blanc de France : La Construction des signes identitaires pendant les guerres de religion (1562-1629)*, Genève, Droz, « T. H. R. », n° CCCXCVI, p. 74-90).

²⁰ *Satyre Menippe de la vertu du catholicon d'Espagne et de la tenue des Etats de Paris*, éd. crit. Martial Martin, Paris, Champion, 2007, p. 73-74.

²¹ C'est Nicolas Joubert, le *Prince des sots*, chef de la confrérie burlesque des Enfants sans souci. Maurice Lever le rapproche de Maître Guillaume ; mais ses écrits sont moins politisés et moins nombreux. Il est cependant érigé en « type populaire dont les polémistes se servirent pour la défense de leur cause » (*Le Sceptre et la marotte*, Paris, Fayard, « Pluriel », 1983, p. 266).

²² Le douze mai 1588, les Parisiens érigeaient les barricades contre les forces du roi Henri III. La maladresse d'Engoulevant n'est qu'un rappel des problèmes que rencontra le conseiller Damours, membre du parlement ligueur de Paris, lorsqu'en avril 1594 il se présenta devant Harlay le président de la cour royaliste.

contesta qu'il n'appartenoit qu'à luy de parler de ce jour là des baricades, et qu'on n'avoit point accoustumé en France de faire plus de trois estats, et empeschoit que le député de la nouvelle noblesse fust ouy : comme n'estant qu'une dependance, et un membre dudict tiers estat²³. Ledict sieur d'Angoulevant disputa long temps de sa part, disant que chacun estoit là pour son argent, et recommença plusieurs fois ces trois mots, *Monsieur le douziesme* : et à chasque fois fut interrompu : à la fin comme la rumeur croissoit, et desjà s'eschaufoyent les factions pour l'un, et pour l'autre, jusques à en venir aux coups de poing, l'avocat d'Orleans remonstra qu'il n'estoit plus temps de s'arrester aux anciennes coustumes, ny à toutes ces ceremonies du temps passé, sinon au fait de la religion : et que l'assemblee desdits estats seroit inutile si on n'y faisoit toutes choses de nouvelle façon, et quant à luy, qu'il avoit veu les memoires de la noblesse nouvelle, lesquels meritoient bien estre considerez : toutesfois attendu qu'il estoit tard, et que monsieur le Lieutenant estoit à jeun, et l'heure du disner de monsieur le Legat se passoit, il requeroit que ledit sieur d'Angoulevant mettroit son dire par escrit, et se tayroit s'il pouvoit : *alias*, et à faute de ce qu'on l'envoieroit au Comte de Choisy²⁴ : Ce que monsieur le Lieutenant approuva de la teste : et la rumeur peu à peu censee, et ledit d'Angoulevant à peine rassiz, le sieur d'Aubray député du tiers estat, ayant laissé son espee harangua à peu pres, ainsi.

C'est donc sous les traits du prince des sots que sont ridiculisées les revendications d'un quatrième état. La volonté de changement (réelle et portée, par ailleurs, par le groupe social des rédacteurs de la *Satyre ménippée*) est ici clairement rejetée au nom de la norme contre le désordre carnavalesque. Cette irruption de la fête des fous dans l'ordre réglé des états n'est pas un cas isolé. Il y a, en effet, des rapports profonds entre le rite, du côté de la structure et de la norme, et la fête, du côté de l'excès et du débordement. C'est « la fonction même de la ritualité de définir les étapes et les limites de la fête : lieux, cortèges, costumes, gestes, consignes générales dans le cadre desquelles toute licence est permise, sinon approuvée »²⁵. Or, la littérature militante soulève le problème de la rupture du rituel par l'irruption du carnaval, qui n'est plus le carnaval régénérateur traditionnel, mais un carnaval moderne et noir. Comme l'écrivait Yves-Marie Bercé à propos des pratiques carnavalesques dans la première modernité et de leurs représentations graphiques, « la plaisanterie aux dépens de l'ordre social devient avec le temps de moins en moins tolérable. C'est justement parce que l'Europe était entrée dans une ère de révolutions que ces vignettes ne pouvaient plus faire rire. Cette intuition inconsciente des imagiers confirme nettement la fonction conservatrice du thème du monde à l'envers, puisque le bouleversement des rangs sociaux était aussi improbable et délirant que la dévoration du loup par la brebis ou le remplacement du soleil par la lune. Cette liaison d'impossibilités témoignait d'un univers parfaitement statique où la tradition était identifiée à la nature. [...] L'idée plaisante ou abominable d'un renversement du monde disparaîtrait, perdrait tout sens dès que le monde se mettrait à changer

²³ Les interruptions intempestives d'Engoulevant attire l'attention sur la formation des états généraux : s'appuyant sur les témoignages de L'Estoile (*Mémoires-journaux*, Paris, Jouaust, 1878, rééd Paris, Tallandier, 1982, t. V, p. 346) et les registres des états (Auguste Bernard, *Procès verbaux des états généraux de 1593*, Paris, Imprimerie royale, « Collection des documents inédits sur l'Histoire de France », 1842, p. 214-218), Arlette Jouanna résume le problème ainsi (*Histoire et dictionnaire des Guerres de Religion*, éd. cit., p. 382-383) : « Le duc de Mayenne, pour étayer la légitimité de l'assemblée des états (et peut-être aussi pour mieux la contrôler), a souhaité dès le début y introduire des membres non élus issus en particulier des cours souveraines (qui s'ajouteraient à ceux qui ont été régulièrement élus). Devant les réticences des députés, il a fait marche arrière ; mais à la fin de mai, il revient à la charge et fait savoir aux états qu'il souhaite « s'agissant d'un [*sic*] affaire le plus important qui se soit jamais traicté en ce royaume », faire participer aux délibérations des personnages d'autorité, princes, prélats, officiers de la Couronne, conseillers des cours souveraines. Son conseil envisage plusieurs solutions, y compris celle de créer des chambres supplémentaires, en particulier une où les délégués des cours seraient regroupés ; le précédent de l'assemblée que Henri II avait réunie en 1558 pour parer aux besoins financiers de la Couronne est invoqué. C'est un tollé aux états. La France est composée de « trois membres » seulement, rappelle à Mayenne l'évêque d'Amiens ; en ajouter un quatrième serait « former un monstre en nostre estat ». [...] La querelle n'est pas seulement anecdotique ; elle est révélatrice de la longue rivalité entre les états et les parlements. Ceux-ci se prétendent supérieurs à l'assemblée élue, formant un corps à part, dépositaire à la fois de la volonté suprême du roi et de la tradition légale du royaume ; ceux-là s'estiment investis de la souveraineté du peuple, particulièrement en cas d'interrègne. L'affrontement sur la loi salique, au cours duquel se noue la crise de la succession, va permettre de confronter ces deux conceptions ».

²⁴ Il s'agit d'un jeu de mots : le comte de Choisy est Jacques de l'Hospital ; et c'est bien là que l'on projette d'envoyer le fou.

²⁵ Jean Maisonneuve, *Les Rituels*, Paris, PUF, 1988, p. 50.

trop visiblement »²⁶. En jouant dans son titre sur la date de la tenue des états généraux de la Ligue (le 10 février à la place du 17 janvier), la *Satyre* ménippée a la volonté de déplacer l'assemblée dans le temps du carnaval pour dénoncer ce que les chefs de la Ligue font subir à l'Histoire ; l'Estoile note, en effet, à la date du 9 février : « Ce jour mesme, furent faites à Paris défenses d'aller en masque, sous peine de cent escus d'amande, tant à ceux qui les porteroient qu'à ceux qui les recevroient »²⁷. Dans le même esprit, il soulignait déjà, en 1589 : « le 14^e febvrier, jour de mardi-gras, tant que le jour dura, se firent à Paris de belles et dévotes processions, au lieu des dissolutions et ordures des masquarades et quaresmeprenans qu'on y souloit faire les années précédentes. [...] Le peuple estoit tellement eschauffé et enragé (s'il faut parler ainsi), après ces belles dévotions processionnaires, qu'ils se levoient bien souvent de nuit de leurs lits pour aller quérir les curés et prestres de leurs paroisses pour les mener en procession ; comme ils firent, en ces jours, au curé de Saint-Eustache [...] Et à la vérité, ce bon curé, avec deux ou trois autres de Paris (et non plus), condamnoient ces processions nocturnes, pource que, pour en parler franchement, tout y estoit de Quaresmeprenant, et que bonne maquerelle pour beaucoup estoit ombre de dévotion »²⁸. Tel pourrait être le projet de la *Menippee* : inscrire la procession inaugurale, partie essentielle du rituel politique, car exposant le mieux l'ordre social, dans le cadre du carnaval. Charles Lenient, dans son ouvrage resté précieux, *La Satire en France ou la littérature militante au XVI^e siècle*, rapporte l'esthétique de la *Menippee* au déroulement de la farce médiévale, il identifie très précisément cette description à l'une des phases des réjouissances du carnaval : « La procession de la Ligue répond assez bien à cette promenade préparatoire désignée sous le nom de Montre, et qui précédait de quelques jours la représentation définitive. Ainsi, au carnaval de l'an 1510, nous [?] avons vu toute la confrérie de la Mère sotte, sous la conduite de Gringore, venir processionnellement annoncer le ban ou convocation des sots et sottes de tout le royaume »²⁹.

Le texte insiste particulièrement sur la proximité avec les pratiques populaires du charivari ou de la course à l'âne autour d'une anecdote : « le sort [...] tomba [...] sur un pauvre malotru meneur d'asne qui pour haster son miserable baudet tout errené de coups et du fardeau, dist tout haut en voix intelligible ces mots scandaleux et blasphematoires, Allons Gros Jean aux Estats : Lesquelles parolles ayant esté prises au bond par un ou deux du nombre du Cube quarré, et deferees aux deux promoteurs de la foy, Machaut et de Here, le blasphemateur fut Sainctement et Catholiquement condamné à estre batu et fustigé nud de verges à la queue de son asne par tous les carrefours de Paris : qui fut un pronostiq infalible et avant-jeu signalé pour tesmoigner à tous les peuples assemblez pour ceste solemnelle action que les procedures de tous les ordres seroyent plaines de Justice et d'equité, comme ledict Jugement qui fut l'echantillon de la grande piece de Justice des Estats futurs »³⁰. Ce qui pourrait apparaître comme une invention plaisante de la *Menippee* ne reprend qu'un fait divers rapporté par L'Estoile dans ses *Memoires journaux*, à la fin du moins de janvier 93³¹ : « En ce mois, fut fouetté, à la porte de Paris, un des porteurs de sablon qu'on appelloit vulgairement Catelinette pour avoir chassé son asne aux estats et s'en estre mocqué. Et en même temps, eust le fouet en Chastelet, sous la custode, le serviteur de Baudoin le meusnier, qu'on apeloit le Grand Jacques, pour s'estre pareillement mocqué desdits Estats et du Duc de Mayenne aiant dit tout haut, parlant à son asne et frappant dessus : 'Allons gros Jean, allons aux Estats !' Sur quoi fut rencontré à Paris le quatrain suivant.

Hay ! mon asne qu'on te meine
Aus estats de monsieur du Maine,
Afin que tu sois, d'un plain vol
Fait d'un François un Hespagnol ! »

²⁶ Yves-Marie Bercé, *L'Image du monde renversé et ses représentations littéraires de la fin du XVI^e siècle au milieu du XVII^e siècle*, Colloque international de Tours, Paris, Vrin, 1979, p. 15

²⁷ Pierre de L'Estoile, *Mémoires-journaux*, éd. Brunet et alii, Paris, Librairie des Bibliophiles/Librairie Alphonse Lemerre, 1875-1899, réimpression, Paris, Librairie Jules Tallandier, 1982, 12 t., t. V, p. 218.

²⁸ *Ibid.*, t. III, p. 247.

²⁹ Charles Lenient, *La Satire en France ou la littérature militante au XVI^e siècle*, Paris, Hachette, 1886, reprint : Genève, Slatkine, 1970, p. 128-129.

³⁰ *Satyre Menippee de la vertu du catholicon d'Espagne et de la tenue des Estats de Paris*, éd. crit. Martial Martin, Paris, Champion, 2007, p. 7-8.

³¹ Éd. Cit., t. V, p. 212.

Le quotidien revêt, ici, la dimension libératrice du carnaval alors que le rituel, même s'il est rendu grotesque par les ligueurs, continue de développer toute sa dimension de contrôle du corps physique comme du corps social et par là son rôle dans l'édification d'une norme aussi absurde soit-elle. Avec une visée satirique proche de la *Satyre Menippe* qui l'a inspirée, à savoir dans une forme de carnavalisation des états, l'*Histoire abrégée des singeries de la Ligue, contenant les folles propositions et frivoles actions usitées en faveur de l'autorité d'icelle, en la ville de Paris depuis l'an 1590 jusques au 22 mars 1594 avec le pourtrait ou tableau de la tenue des estats*, traditionnellement attribuée à Jean de la Taille, propose une gravure remarquable qui réalise pleinement l'appel d'un texte peu ou pas illustré comme la *Menippe* à susciter, quoi qu'il en soit, la représentation absente. Comme de nombreuses gravures de l'époque, l'*Histoire* monte dans l'unité de sa composition (de manière arbitraire mais pleinement signifiante) des scènes au départ isolées. La technique d'exposition simultanée permet de juxtaposer trois lieux dans un décor fragmenté qui évoque le désordre des états de la Ligue. Dans cette vision qui télescope trois temps et trois lieux (à droite, un meneur d'âne puni de coups de verges pour avoir tenu des propos ambigus en exhortant sa bête ; à gauche, un foyer où l'on tente de forger un roi dont le corps reste désespérément éclaté ; et, au centre, l'assemblée des états) la force du regard satirique détache la représentation centrale de son sens politique, renvoie l'élection d'un roi catholique aux processions à l'âne ou aux charivaris et au culte des idoles ainsi qu'au feu de l'enfer. L'image médiane reprend le principe d'ordre habituel des états mais dans une dynamique d'inversion en plaçant au centre non le roi (absent) mais une figure féminine, celle de l'Infante d'Espagne. La théâtralité est encore soulignée par la présence au milieu de la gravure de joueurs d'instruments qui rappellent les charlatans du prologue de la *Satyre Menippe*. Le système de lettres qui légende à la manière d'une carte et renvoie à des rubriques explicatives fixe un ordre de lecture en même temps qu'il dénonce une hiérarchie (A. l'Infante, l'étrangère devant B. le duc de Mayenne, C. les Seize, la faction la plus intégriste des ligueurs et aussi la plus populaire, devant D. la noblesse !). Les images fortes qui sont désignées par les lettres et légendées sont complétées par des épigrammes en vers et des développements en prose, dans un dispositif ternaire qui ne laisse d'évoquer la tradition de l'*emblema triplex* :

A.

Le tableau ou pourtrait de l'espousee de la ligue, ou infante d'Espagne, sise à haute veue, preste d'aller au moustier, et prendre à partie le premier qui sera pourveu, confirmé et recogneu par la sainte ligue pour roy de France ; au dessous dudict pourtrait estoit escrit ce qui s'ensuit :

Pourtant si je suis brunette,
Amy, n'en prenez esmoy,
Car autant aymer souhaite
Qu'une plus blanche que moy.

B.

Le magistrat costoyé des deux dames d'honneur de ladicte future espouse, duquel la proposition fut telle que s'ensuit :

Qui garde la place d'autrui
Sçachant qu'elle est propre pour luy,
N'est-il pas fol de s'en demettre ?
Chascun donc garde ce qu'il a,
Et chantons re, my, fa, sol, la,
Moins vaut estre valet que maistre.

Au recit de quoy fut quelque murmure, ce qui donna occasion à iceluy, comme superieur mal recogneu, entrer en colere, qui toutes fois fust amoderée par ces bonnes dames, lesquelles mirent en jeu la consideration suyvante :

Maistre Jean, mon amy, c'est bien raison qu'il faut,
Sauf un meilleur advis, que chascun soit le maistre ;
Vostre maintien poly, gros et gras faict paroistre,
Qu'est icy, non ailleurs, la cour du roy Petaut³².

Ceci dit, les représentations les plus grotesques (*Les Singeries de la Ligue*) ou les plus hiératiques (*Le Dialogue d'entre le Maheustre et le Manant*) partagent la même vénération pour la tradition érigée en norme politique et sociale. Mais ils la conçoivent différemment. *Le Maheustre et le Manant* se fait

³² « Familiere description des estats de la Ligue » in *Satyre Menippe*..., Paris, Delangle, 1824, t. II, p. 367-368.

l'écho des conceptions monarchomaques sur les états telles qu'elles avaient déjà pu être exposées par Hotman dans le traité du *Franco-Gallia* :

Vous vous vantez qu'il [Henri de Navarre] est légitime. Si le simple heretique est par la loy bruslable, quel sera le relaps ? Quant donques ainsi seroit qu'il seroit le plus proche parent deffunct et légitime (dont on doute), il n'est pour cela heritier legitime appellé par la loy à succeder, mais à estre privé de toute succession et estre mis hors du nombre pour estre dommageable à la Religion et au peuple, pour lequel le monde et les royaumes qui sont en iceluy sont faicts, et non pas pour les Roys. Et quant ainsi seroit que je vous accordasse que peut estre ce que vous distes est vray, si est-ce que je vous nie vostre consequence, d'autant que les couronnes et royaumes chrestiens ne sont hereditaires, mais electifs selon les constitutions divines et humaines, et le Royaume de France n'est acquis par succession ains par la force de la loy du peuple qui l'eslit et le donne au premier masle capable de la couronne et habile au sacre ; mais outre cela il ne suffit, pour approuver un roy, qui soit seulement le plus proche de la lignee pour y succeder, mais qu'il soit de la qualité et condition necessaire à cest effect.³³

Il y revient plus tard, illustrant son propos par de nombreux exemples (repris dans leur globalité du *Franco-Gallia*) : « Vous sçavez et lisez [commence-t-il] par les Annales de France que les François, à l'imitation des autres peuples leurs voisins, seleurent Pharamond au trosne royal »³⁴. Suit une longue liste d'exemples de rois de France élus. Très clairement le cadre des états du monde renforce ici, par son cérémonial, le discours d'une tradition fabriquée servant une vision théocratique et populaire des assemblées d'états. Bien sûr, la *Satyre ménippée* développe un discours à l'exact opposé. Après avoir moqué l'élection d'un roi par les états ligueurs comme une intronisation grotesque, elle laisse la place à l'esprit de sérieux incarné par le représentant du tiers³⁵. Et d'Aubray, le dernier orateur de la *Satyre*, véritable porte-parole des rédacteurs, développe un discours tout à fait cohérent sur la royauté, d'abord autour de la figure si critiquée d'Henri III qu'il réhabilite : « Je dy vostre Roy : car je trouve emphase en ce mot, qui emporte une personne sacree, oincte, et chérie de Dieu, comme mytoyenne entre les Anges et les hommes : Car comment seroit il possible qu'un homme seul, foible, nud, desarmé, peust commander à tant de milliers d'hommes, se faire craindre, suyvre, et obeyr en toutes ses voluptez, s'il n'y avoit quelque divinité, et quelque parcelle de la puissance de Dieu meslee »³⁶. Daniel Ménager propose une lecture stimulante de ce passage : « D'Aubray confesse qu'il aime bien le mot « Roy », car il « emporte une personne sacrée, oincte, et chérie de Dieu, comme mitoyenne entre les anges et les hommes ». [...] D'Aubray renverse si bien les termes que le prince chrétien n'est pas celui qui aime Dieu et met à sa disposition le pouvoir qu'il détient : c'est Dieu qui l'aime et qui par cet amour le sépare du reste des mortels. [...] Henri III devient l'« oinct naturel », expression qui n'a aucun sens dans une théorie classique de l'onction royale : celle-ci est un rite et confère une mission. Mais l'expression s'éclaire si on admet, avec d'Aubray, que celui qui est marqué par l'onction est, dès sa naissance, séparé de l'humanité ordinaire. Avec lui, la théorie politique est envahie par l'irrationnel »³⁷. Il est, par là, très proche des premiers théoriciens de l'absolutisme. Dans le récit des troubles qui ont conduit du règne d'Henri III aux états généraux de la Ligue, d'Aubray reconnaît une origine marquée très positivement dans un temps idéalisé, quasi mythique, où la France et Paris connaissaient le bonheur le plus parfait et donnaient l'image d'« un voluptueux jardin de tout plaisir et abondance »³⁸ ; ces temps largement révolus ont laissé leur place aux atrocités et aux misères de la Ligue ; d'où les déplorations et les regrets déchirants de d'Aubray³⁹. Mais les troubles seront bientôt réprimés par le roi Henri IV et un ordre nouveau les remplacera : aussi la gloire du nouveau souverain doit-elle être honorée⁴⁰. Histoire d'un retour aux origines donc, à la tradition ou même peut-être à la

³³ Morin Louis (dit Cromé), *Dialogue d'entre le maheustre et le manant*, éd. Peter Ascoli, Genève, Droz, « Les Classiques de la pensée politique », 1977, p. 52.

³⁴ *Ibid.*, p. 70.

³⁵ Cf. Daniel Ménager, « L'Image du Prince dans la *Satyre Ménippée* », in *L'Image du souverain dans les lettres françaises des Guerres de Religion à la Révocation de l'Edit de Nantes, Actes et Colloques*, 24, Colloque organisé par le centre de philologie et de littérature romanes de l'Université de Strasbourg du 25 au 27 mai 1983, Paris, Klincksieck, 1985, p. 208.

³⁶ *Satyre Menippe...*, éd. cit., p. 99.

³⁷ « Dieu et le roi » in *Etudes sur la Satyre Ménippée*, réunies par Frank Lestringant et Daniel Ménager, Genève, Droz, 1977, p. 215-219.

³⁸ *Satyre Menippe...*, éd. cit., p. 30.

³⁹ Voir la série des *Ubi sunt*, *Satyre Menippe...*, éd. cit., p. 77 et suivantes.

⁴⁰ *Satyre Menippe...*, éd. cit., p. 127 et p. 151.

nature elle-même. À terme, il s'agit d'alléguer, contre les diverses prétentions au pouvoir, l'argument de la puissance naturelle et de l'élection divine : « En fin nous voulons un Roy pour avoir la paix : Mais nous ne voulons pas faire comme les grenouilles, qui s'ennuyans de leur Roy paisible, esleurent la Cigoygne qui les devora toutes. Nous demandons un Roy et chef naturel, non artificiel : un Roy desjà faict, et non à faire : [...] le Roy que nous demandons est desjà fait par la nature, nay au vray parterre des fleurs de lyz de France : jetton droit et verdoyant du tige de S. Loys. Ceux qui parlent d'en faire un autre, se trompent, et ne sçauroyent en venir à bout, pour faire des sceptres et des couronnes, mais non pas des Roys pour les porter : on peut faire une maison, mais non pas un arbre, ou un rameau verd : il faut que nature le produise par espace de temps du suc, et de la mouëlle de la terre, qui entretient le tige en sa seve et vigueur. On peut faire une jambe de bois, un bras de fer, et un nez d'argent : mais non pas une teste : aussi nous pouvons faire des Mareschaux à la douzaine, des Pairs, des Admiraux, et des Secretaires et Conseillers d'estat : mais de Roy, point : il faut que celuy seul naysse de luy mesme, pour avoir vie, et valeur⁴¹ ».

Or sous l'apparence trompeuse du discours de la tradition s'énonce, ici, une pensée politique résolument nouvelle qui, comme le souligne clairement Daniel Ménager, « accompagne fort bien l'évolution de la monarchie française vers l'absolutisme⁴² » : derrière le discours de « restauration » se dissimule une véritable volonté d'« instauration⁴³ ». Le nouveau s'impose sous les traits du traditionnel et du naturel. Enfin, dans la postface de la *Menippée*, de manière symbolique, la recherche des origines du texte entreprise par l'imprimeur s'achève chez « les contempteurs de nouveautés », la famille Misoquène⁴⁴. Sous les traits de la Ligue, c'est le changement, sous toutes ses formes que blâme l'œuvre⁴⁵, alors même qu'elle élabore, dans le cadre de l'éloge, une fiction des origines « nationales », où, souvent, la tradition largement inventée se confond avec la nature aimable de la pastorale, à laquelle s'opposent fondamentalement l'artifice urbain et la Ligue⁴⁶.

Dans le cas du *Maheustre et du Manant* comme dans celui de la *Satyre ménippée*, il s'agit donc de rejeter les legs féodaux au nom de traditions construites tout à fait inconciliables d'une théocratie populaire d'un côté et d'une monarchie absolue de l'autre. Il est intéressant de constater, pour terminer, que c'est en se référant à une sphère publique traditionnelle structurée par la représentation (celle qui est justement à l'œuvre dans les états généraux) que ces libelles produisent un discours de promotion de la théocratie ou de l'absolutisme et qu'ils le produisent pour agir sur les lecteurs dans le cadre d'une sphère publique moderne ou « bourgeoise » pour reprendre les distinctions d'Habermas : cet appel lancé aux individus pour qu'ils se fassent leur opinion dans les conflits de représentations qui accompagnent (ou structurent) les guerres civiles est sans doute le plus grand changement. Il est significatif de voir la situation, de ce point de vue, de toute une littérature militante « réactionnaire » ou de défense du système féodal, opposée à la fois au *Maheustre* et à la *Satyre Menippée*, structurée, en particulier dans le contexte des différentes assemblées d'états, autour du problème du favori. De

⁴¹ *Ibid.*, p. 119.

⁴² « L'Image du Prince dans la *Satyre Ménippée* », in *L'Image du souverain dans les lettres françaises des guerres de Religion à la Révocation de l'Édit de Nantes*, p. 208.

⁴³ Marie-Aline Barrachina et Marie-Christine Gomez-Géraud, « L'Esprit national : Pour une monarchie restaurée ou instaurée? » in *Études sur la Satyre Ménippée*, p. 274.

⁴⁴ « Ceux qui vous ont rapporté [que l'auteur] estoit d'Italie, se sont abusez d'une lettre seulement : Il n'est pas d'Italie, mais d'Alethie, qui est bien loin de l'autre : et est natif d'une petite ville qu'on appelle Eleuthere, habitee et bastie par les Parresiens, qui ont guerre continuelle contre les Argyrophiles et Timomanes, nation fort puissante et populeuse : Son nom est le Seigneur Agnoste, de la famille des *Misoquenes*, gentil homme de bon affaire, et point trompeur, qui ayme mieux le Concile de vin, que de Trente : Vous le reconnoistrez, par ce qu'il est tousjours habillé d'une façon, et ne change jamais d'accoustremens, comme s'il avoit à penser et gouverner des Lyons : C'est un grand petit homme qui a le nez entre les deux yeux, des dents en la bouche, et la barbe de mesme, et se mouche volontiers à ses manches. Vous le trouverez à present logé en la ruë du bon temps, à l'enseigne du riche laboureur, et va le plus souvent se pourmener aux Carmes, parce qu'il les ayme fort » (éd. cit., p. 158, nos italiques).

⁴⁵ Voir plus particulièrement, p. 97, 101, 110.

⁴⁶ Voir sur ce point p. 23-24 ; cf. les développements de Claude-Gilbert DUBOIS dans l'article « *Physis et Polis* » in *Précis de littérature française du XVI^e siècle*, sous la direction de Robert Aulotte, P. U. F., 1991, p. 389-393.

nombreux pamphlets (en particulier autour de 1588 ou de 1614) ne participent pas seulement à un conflit civil ou religieux mais rendent compte d'une logique nouvelle qui est sociale, économique et politique, d'une façon de se réaliser dans et par l'argent et le pouvoir⁴⁷. Mieux, ils disent, à travers la guerre religieuse elle-même, la réalité des rapports économiques en devenir. Mais la position de ces libelles est tout à fait ambiguë vis-à-vis de l'émergence de cette forme d'individualité : ils condamnent le favori (bientôt le ministre) comme figure de réalisation de soi par soi ; mais en même temps, l'ensemble de ces écrits, comme accusations et réfutations successives tout à fait serrées montrant clairement la naissance d'une opinion, font appel dans ce nouvel espace public à un exercice individuel de la conscience et de la raison. C'est là le changement le plus radical et celui dont les libellistes de tous bords, quelles que soient leurs traditions véritablement héritées ou inventées, parce qu'il les engage tous, sont peut-être les moins conscients : celui qui les travaille plutôt qu'ils n'y travaillent.

Martial MARTIN
Université de Reims Champagne Ardenne

⁴⁷ Martial Martin, « Queering / historiciser Gaveston : les libelles de la Ligue et la Fronde » in *Queer Strategies*, dir. Pierre Zobermann, Paris, L'Harmattan, 2008, p. 103-116.